

Le voyage des filles à travers l'oeuvre ségurienne

Carmen RAMÓN DÍAZ

Universidad de Alicante

Sophie Rostopchine, comtesse de Ségur, déploie son activité littéraire dans la deuxième moitié du XIXe siècle, à une époque où le développement de l'éducation, l'essor de la littérature enfantine et l'énorme intérêt porté à l'enfance permettent à de nombreuses femmes d'accéder à l'écriture pour la jeunesse. Elle se consacre, donc, à ce type de littérature, s'inscrivant dans un courant réaliste et pédagogique qui relie morale et croyances religieuses. Sa pensée éducative, fondée sur le juste équilibre entre la fermeté de l'autorité parentale et la volonté positive de l'enfant, essaie de faire aimer le bien en le rendant agréable car l'un des principes auquel elle tient le plus c'est celui d'instruire en amusant. C'est dans ce but que ses narrations mêlent la drôlerie et l'émotion, en prenant parti pour la vivacité, le naturel et la simplicité afin de se mettre à la portée des lecteurs. Tous ces aspects, ainsi que l'abondance de dialogues, la précision des détails de la vie des enfants, la clarté de la langue employée et l'intemporalité des personnages justifient largement le succès de son œuvre, qui reste toujours actuelle.

La romancière a réussi à créer de véritables types, dont une bonne partie sont des filles, car elle s'adresse plutôt à un lectorat féminin en écrivant ses oeuvres. Si elle ne renonce pas à la peinture de caractères opposés, elle excelle plutôt dans la création de profils contradictoires plus proches d'une réalité qu'elle connaît parfaitement par sa propre expérience vitale. La plupart des filles qui peuplent les pages de l'oeuvre ségurienne échappent à une vision idéalisée de l'enfance, si répandue à son époque, et reproduisent assez fidèlement les nuances psychologiques et la conflictualité des personnalités enfantines au sein de la société du XIXe siècle.

Les héroïnes séguriennes sont l'objet, également, de la transmission des rôles féminins incarnés par la comtesse elle-même en tant que modèle de mère et épouse tenant à préserver sa conscience de classe et les valeurs traditionnelles d'une société conservatrice à l'égard des femmes, malgré les débats sur la question féminine. Elle répand ces idées par le biais de la fiction littéraire, en les insérant dans un projet beaucoup plus vaste de préparation à la vie adulte.

1. Les filles parcourent les contes

La comtesse de Ségur débute dans la scène littéraire avec un recueil de contes de fées, bien que sa vraie vocation soit celle de romancière. Si elle cherche à divertir avec ces récits qu'elle appelle "des compositions nigaudes", elle ne perd pas de vue son projet de propagation d'un modèle de petite fille qui contribue à l'édification des lectrices.

La conscience d'appartenir au sexe féminin doit se forger, d'après la comtesse, à travers la reconnaissance du domaine des femmes. C'est ainsi que les fillettes devront se familiariser avec les rôles sociaux qui leur seront imposés (épouse-mère-éducatrice); elles apprendront à découvrir les espaces autorisés pour les femmes (domestique, social) et elles embrasseront la *féminie*¹. Cette conviction est déjà présente dès le début de sa carrière littéraire: son premier ouvrage met en place une transformation du conte de fées, à la manière de Mme. Leprince de Beaumont², qui situe les filles dans un voyage vers la perfection morale à l'intérieur de l'univers féerique.

Pierre Péju situe le concept de *l'être-petite-fille* au sein des contes de fées:

Nombreux sont les contes traditionnels ou littéraires qui mettent en scène une petite fille et laissent fugitivement entendre la spécificité de *l'être-petite-fille*. Ils montrent ses capacités d'initiative, d'aventure, de "détachement", et surtout sa familiarité spontanée avec l'inconnu, les êtres non anthropomorphes. Ainsi beaucoup de contes populaires laissent la fille aller très

¹ Dans le dictionnaire d'Émile Littré (1967), Gallimard/Hachette, Paris, t. III, p. 147, on peut lire: *Féminie: L'ensemble des femmes, les habitudes des femmes, le domaine des femmes; mot excellent qui s'est malheureusement perdu*". Cet aspect et d'autres concernant l'éducation des filles chez la comtesse font l'objet d'un excellent ouvrage: Vinson, M.Ch. (1987) *L'éducation des petites filles chez la comtesse de Ségur*, Presses Universitaires de Lyon, qui est inclus dans la bibliographie, dont je reprends quelques propos.

² Elle s'inspire également de Mme. d'Aulnoy, conteuse du XVII. Pourtant, elle est plus proche de Mme. Leprince de Beaumont, du XVIII, qui écrit des contes sous le signe de l'édification morale.

loin dans l'aventure et l'action autonome, quitte à la ramener brutalement dans les rôles rigides les plus traditionnellement féminins.

[...] Les contes nous parlent autant des échappées rapides que des immobilismes de la fille. La nécessité sociale de n'être qu'en devenant objet peut occasionner cette poussée subjective, cette tentation d'aller très loin au-devant de ce qui diffère, en gagnant des zones où les rôles se défont, où les façons dominantes de sentir se transforment. La forêt est le signe le plus riche de cette marge³.

Les premières filles séguriennes, présentes dans son recueil *Nouveaux contes de fées* illustrent assez nettement cette spécificité de *l'être-petite-fille* dans ces récits enfantins. Prenons-en quelques exemples. L'héroïne d' *Histoire de la princesse Rosette* est un personnage exemplaire, modèle de bonté et d'abnégation qui accepte son sort tout en assumant sa nature conformiste et dévouée qui l'installe dans un immobilisme extrêmement choquant. Soumise et dépourvue de toute initiative, elle est entraînée par les forces du récit et n'échappe à la cruauté de ses parents et de ses sœurs que par la protection de la fée Puissante. Ce personnage laisse entrevoir, de la part de la comtesse, un plaidoyer pour les vertus « féminines » qui conduisent à un bonheur stable conquis par le biais du mariage.

D'autre part, le lecteur d' *Ourson* suit l'évolution de Violette, depuis l'âge de trois ans jusqu'à l'adolescence. Étant soumise à diverses épreuves, elle réussit à mériter le bonheur d'être reine, épouse et mère d'une fille "lui ressemblant énormément". Cette fillette montre les récompenses de l'obéissance et de l'amour désintéressé. L'idée de sacrifice reste très présent dans ce conte qui nous rappelle inévitablement *Riquet à la houppe* ou *La Belle et la Bête*⁴. En effet, Violette a pour but de devenir parfaite pour être à la hauteur de son partenaire masculin. Elle décide donc de renoncer à ses désirs, à sa famille, même à sa beauté, se prêtant à une métamorphose qui délivrera son ami du mauvais sort dont il a été victime à sa naissance. Cette idée de perfection d'âme chez les femmes est, par ailleurs, bien présente dans l'idéal féminin d'usage à l'époque.

³ Péju, P. (1997) *La petite fille dans la forêt des contes*, Robert Laffont, Paris, pp. 126-128.

⁴ Le premier de ces contes a été écrit en 1697 par Charles Perrault. Quant au deuxième, Mme. de Ségur s'inspire d'un conte de Mme. Leprince de Beaumont, publié en 1756.

Le plus petit garçon est quelqu'un qui deviendra quelque chose d'important: un homme! Un citoyen! La petite fille est quelqu'un qui doit à tous et à toutes d'être un jour une bonne et utile femme, une femme exemplaire⁵.

Quant à la protagoniste d' *Histoire de Blondine, de Bonne-Biche et de Beau-Minon*, le lecteur est tout d'abord surpris par la façon dont elle est éduquée: lors d'un sommeil de sept ans. À son réveil, à quatorze ans, elle découvre avec surprise ses habiletés : elle joue du piano et de la harpe, elle dessine et chante merveilleusement, elle est douée pour l'écriture et elle a déjà lu beaucoup de livres. L'inactivité, la répression des désirs, l'apprentissage de l'obéissance et de la docilité chez les filles sont, donc, des éléments récurrents dans ces récits. Blondine souffre quand même les conséquences de son caractère fragile qui lui fait échouer à plusieurs épreuves; quelques faiblesses viennent troubler son parcours vers le bonheur: son ingratitude, sa vanité et sa désobéissance, qui devront être compensées par le sacrifice du silence au cours d'un voyage qui durera six mois. On peut lire à plusieurs moments du conte des conseils moraux tels que: "le repentir peut racheter bien des fautes", "soyez docile et bonne", etc. Une fois apprise la leçon, la protagoniste se fera pardonner et se mariera avec Parfait. Sa belle-soeur et son mari prendront exemple sur elle et évolueront grâce à son influence:

Elle donna le jour à des filles qui lui ressemblèrent. Tout le monde les aimait, et autour d'eux tout le monde fut heureux [...] Brunette, ayant fini par se corriger, vint souvent voir Blondine. Le prince Violent, son mari, devint plus doux à mesure que Brunette devenait meilleure, et ils furent assez heureux⁶.

Nous relevons dans ces propos une constante chez cette écrivaine: le rôle éducateur des femmes dès leur enfance. C'est une tâche inhérente à la nature féminine: le fait de devenir exemplaires fait que les autres, les enfants notamment, s'améliorent à leur image.

Si Blondine était taxée de vaniteuse, d'ingrate et de faible, Rosalie, héroïne de *La petite souris grise*, quant à elle, fait preuve d'un vilain défaut: la curiosité. L'isolement le plus absolu, la surveillance permanente, l'enfermement et les interdictions multiples à son égard cherchent à éviter les conséquences de ce défaut qui pourrait déclencher le malheur

⁵ Stahl, P.-J. (1868) *Morale familiale, contes, récits, souvenirs et conseils d'un père à son enfant*, Bibliothèque d'Éducation et de Récréation, Paris, p. 45.

⁶ En *Nouveaux contes de fées* (1980) Gallimard, Folio Junior, Paris, pp. 53-55.

de son père et du prince auquel elle est destinée. L'impossibilité d'agir librement, la conscience que ses initiatives provoqueraient la souffrance des autres débouche, chez Rosalie, sur la conviction que l'inactivité et la soumission à son destin sont les meilleures solutions pour le rétablissement de l'harmonie et du "bonheur" initial dans son entourage.

Tous ces récits féeriques nous présentent des filles prisonnières, à la merci des génies et des fées qui les surveillent à tout moment; qui dirigent leurs mouvements. Leurs *échappées*, leurs actions autonomes viennent à être suffoquées pour les réinstaller dans l'immobilisme, pour les situer dans la bonne direction afin d'assurer un avenir stable pour elles. La conquête du mérite et la perfection qui leur valent la gloire du bonheur au moyen du mariage est liée à la recherche d'une destinée à la hauteur des attentes sociales à leur égard.

2. À la recherche du monde réel

Au fur et à mesure que la comtesse s'éloigne des contes de fées, les fillettes deviennent plus indépendantes et responsables de leur comportement. Les romans séguriens répandent çà et là une panoplie de *mauvais parents* qui mettent les fillettes en difficulté dans leur voyage vers la maturité. Toutefois, à défaut d'un référent parental solide, les filles seront placées bien évidemment sous l'influence des substituts pertinents à cet égard -des enfants plus âgés, des mères adoptives, d'autres parents...- de façon à pouvoir assurer le succès du parcours éducatif.

C'est ainsi que dans le reste de son oeuvre les filles sages, victimes et doucereuses du monde merveilleux marchent côte à côte avec d'autres fillettes bien ancrées dans le réel, qui se conduisent plus spontanément tout au long de leur quête d'identité et de la recherche d'un espace rassurant dans la vie adulte. C'est dès son premier roman que les filles sont incluses dans un processus de reconnaissance de l'enfant, où la romancière, libérée des contraintes féeriques, s'adonne à la peinture réaliste et fidèle de la psychologie enfantine féminine. C'est le moment de déployer ses idées pédagogiques, de présenter les fillettes dans leur entourage, au quotidien, bannissant des éléments distrayants dans son projet éducatif, tels l'aventure ou l'imaginaire.

Petit à petit, les filles s'installent dans cet univers ségurien dans lequel on peut suivre leur évolution. On les voit participer à des activités quotidiennes, on les entend parler, on les sent même, tant leurs caractères sont naturels. Elles se débattent souvent entre le devoir et le plaisir, elles se posent des questions, elles s'amuse, elles construisent leur avenir et l'on est conforté quand on apprend, lors des conclusions des romans qu'elles sont devenues à l'âge adulte des femmes bien mariées et donc, très heureuses. D'autres fois, bien évidemment, l'auteur confère un avenir incertain à quelques fillettes, toujours en conformité avec leur conduite. Dans son œuvre *Les vacances*, par exemple, la comtesse nous avance l'avenir de Yolande, indocile et désobéissante, en nous disant: « Mademoiselle Yolande, mal élevée, sans esprit, sans coeur et sans religion, se fit actrice quand elle fut grande et mourut à l'hôpital »⁷.

Le besoin de montrer l'enfant *dans tous ses états* amène l'écrivaine à montrer divers types de fillettes: sages et dociles, à la manière de Violette ou Rosette, mais aussi méchantes et bien plus souvent, rebelles, turbulentes, distraites, spontanées, en définitive. Il ne s'agit pas, pour la plupart, de stéréotypes, mais d'héroïnes littéraires d'une épaisseur psychologique remarquable qui relèvent d'une profonde connaissance des enfants chez la comtesse⁸.

Quoiqu'il en soit, la très grande majorité d'entre elles sont à l'âge de raison ou même à l'adolescence, ce qui assure les sentiments de remords, de culpabilité ainsi que la volonté d'améliorer leur comportement. Si les Camille, Madeleine, Juliette, Mina et d'autres fillettes modèles sont indispensables pour la comtesse dans le but de exemplifier son idéal éducatif, elles ont quand même un rôle actif important à jouer: c'est en agissant, en se vouant aux autres enfants, en leur donnant de bons conseils qu'elles s'érigent en mamans potentielles, en assistantes précieuses des mères dans le projet ségurien.

Beaucoup d'autres filles se déplacent, pour autant, au fil des pages de l'oeuvre ségurienne, prêtes à subvertir ces profils de sagesse et de docilité extrêmes, et c'est justement ce groupe de filles qui attire notre attention. Il est vrai que, d'habitude, tout au

⁷ 1979, Casterman, Tournai, p. 160.

⁸ La comtesse s'inspirait de ses propres petites-filles pour créer ses héroïnes littéraires.

long des romans, elles se corrigent et, sous l'influence des mères ou des autres enfants, elles arrivent à rentrer dans l'acceptation de la *féminie* et la modestie des conduites, même dans les vertus chrétiennes, mais, que les pages consacrées à la peinture de leurs espiègleries sont nombreuses!, que les passages destinés à narrer leurs caprices et leurs révoltes sont fréquents! On dirait que l'auteur prend plaisir à s'attarder sur ces personnalités rebelles et entêtées dans le refus des normes sociales et éducatives.

Si la comtesse n'a pas créé, bien entendu, le personnage de la fillette gâtée - ses devancières Mme. de Genlis ou Mme. Leprince de Beaumont, ainsi que d'autres écrivains de son époque l'ont traité dans leurs oeuvres⁹- son originalité réside, plutôt, dans le fait d'inscrire ces conduites dans la dénonciation des rôles parentaux mal compris et, surtout, dans une gâterie qui renvoie, non seulement au refus des conduites imposées par rapport aux bienséances et au respect des autres, mais aussi à l'assomption des valeurs féminines conformes à la société patrilinéaire dans laquelle évoluent les filles. Il nous semble sensé de souligner que la féminisation des enfants gâtés est un trait assez original chez la comtesse, car à son époque, la majorité des personnages choyés de la littérature sont masculins¹⁰. Elle prenait le risque de choquer certains de ses lecteurs, habitués à une vision tout autre de l'enfance représentée dans la littérature, voire dans ses propres romans.

Il en est de même pour les enfants terribles au féminin, méchantes ou rebelles de par leur propre nature, qui ne sont pas passées sous silence dans l'oeuvre ségurienne. Insensibles aux bons conseils, récidivantes dans l'indocilité, Félicie, Yolande, Sophie et beaucoup d'autres étaient sans doute plus mal perçues par les adultes que par les lectrices de cette auteur : la fillette était tenue de devenir une femme, épouse et mère exemplaire!¹¹. Ces personnages, par ailleurs très prisés des enfants, sont les plus attachants, nous paraît-il,

⁹ Mme. de Genlis, dans *Veillées du château*, en 1782, a créé une fille gâtée prénommée Delphine, et Mme. Leprince de Beaumont, dans *Le magasin des enfants*, en 1756, Joliette, entre autres.

¹⁰ Il semble indéniable que c'est avec *Les mésaventures de Jean-Paul Choppart* (1834), de Louis Desnoyers, que le prototype de l'enfant terrible a été créé en France. Déjà vers le milieu du siècle, l'image de l'enfant insupportable s'est répandue dans la littérature. D'autres auteurs dans cette lignée sont : Pierre Blanchard (1817) "L'enfant qui bat un tigre", en *Les jeunes enfants*; René Muller (1858) *Les enfants gâtés* ; plus tard, Zénaïde Fleuriot (1877) *Un enfant gâté*; Joséphine Colomb (1875) *Deux mères*, etc.

¹¹ Laure Bernard en *Esquisses morales, contes aux jeunes personnes* (1830) Louis Janet, Paris, présente une fillette d'une dizaine d'années assez indisciplinée, mais très éloignée de l'extrême indiscipline de Giselle, par exemple.

car ils sont, avant tout, fidèles à l'univers enfantin, spontanés et pleins d'actualité. Ils assurent l'identification immédiate des jeunes lecteurs et provoquent une satisfaction profonde qui relève du plaisir de la transgression en s'inscrivant dans un réalisme intemporel qui fait rêver.

3. Sophie et Giselle

Dans le cycle de Fleurville¹² les filles sont insérées dans un entourage clos et rassurant : le château, dans lequel elles apprennent à devenir femmes par le biais de l'éducation maternelle. En effet, la mère choisit soigneusement leurs occupations quotidiennes -la couture, la cueillette de fleurs ou de fruits, le jardinage, la charité, l'administration du ménage...- ainsi que les jeux -poupées, dinettes, coloriage, soin des animaux...-. Certaines valeurs sont privilégiées, telles l'hygiène, la discipline, la discrétion dans la toilette et dans les manières, l'obéissance, la générosité, ainsi que l'apprentissage de quelques matières: calcul, orthographe, histoire, géographie, dessin, musique, religion....

Ces activités d'acquisition, d'apprentissage et de création sont inséparables de la conscience de classe, où s'inscrit fièrement la *féminie* comme modèle satisfaisant, garant de la stabilité émotionnelle et sociale¹³. À l'intérieur de cet univers, la petite Sophie de Réan nous est présentée en tant qu'antagoniste des fillettes modèles qui l'accompagnent. Revenons sur les propos de Pierre Péju concernant la spécificité de *l'être-petite-fille*.

C'est en cela que les images mobiles d'un *être-petite-fille* manifestent assez précisément *l'enfantin*, ce fantôme d'enfance, cet enfant qui nous accompagne et qui exige lui aussi la marge, la solitude ou le détachement, l'effacement des rôles adultes et du sérieux au profit de la disponibilité et du jeu¹⁴.

En effet, Sophie, montre assez clairement, à notre avis, cette idée de *l'enfantin*, dans le sens où le désir d'échapper aux contraintes des adultes et à leurs exigences amène au jeu. C'est en jouant que la fillette récupère son moi, donne libre cours à son imagination, redevient libre, en quelque sorte. Cette héroïne inaugure une série de petites filles terribles

¹² Les romans qui s'inscrivent dans ce cycle sont *Les petites filles modèles* (1858), *Les malheurs de Sophie* (1859) et *Les vacances* (1859).

¹³ Je reprends les propos de M.-Ch.Vinson, *op. cit.*, p. 130.

¹⁴ Péju, P., *op. cit.*, p. 127.

qui, dans leur conflictualité, sont divisées entre le respect des exigences adultes et celui de leurs propres pulsions naturelles.

En vérité, elle se situe tout à fait dans la tradition de ce que M. Bethlenfalvay appelle “l’enfant du monde”[...]Elle incarne un groupe de valeurs qui s’affirment également dans divers courants de l’époque: le primitivisme et l’irrationalisme, et notamment la glorification de la force vitale [...]. Dans cette optique, l’enfant enraciné dans la vie terrestre exprime surtout le côté d’ombre de l’enfant sage, son impulsivité naturelle et son agressivité pulsionnelle. Or le comportement “méchant” de la protagoniste n’est au fond qu’une preuve rassurante que la nature de l’enfant perce, malgré l’éducation, à travers tous les clichés surimposés, se manifestant surtout dans des conflits avec le milieu ambiant¹⁵.

Sophie est impulsive et désobéissante, mais les traits de caractère qui la définissent le mieux sont la créativité, l’initiative et la curiosité qui se voient déployées au moyen du pouvoir libérateur du jeu. Elle incarne la personnalité d’une enfant qui cherche à appréhender le monde par elle-même, malgré les impositions adultes. C’est l’un des premiers portraits littéraires pleinement naturel et éloigné de tant d’autres images faussées de la littérature de jeunesse. Elle préfigure les enfants indépendantes et authentiques qui peupleront les œuvres modernes pour la jeunesse, celles qui vivront la joie d’être enfants à part entière à partir du XXe siècle. Tout donne à penser qu’en racontant les malheurs et méfaits de sa protagoniste, l’écrivaine revit ses propres expériences d’enfance, ce qui implique une libération personnelle de sa part¹⁶. Si dans *Les malheurs de Sophie*, la protagoniste n’évolue pas, malgré la surveillance permanente de sa mère, dans les deux autres romans du cycle elle arrive à se corriger, après diverses péripéties. Pourtant, ses révoltes continuent et s’affermissent de plus en plus avant le moment de la transformation et le plaisir du texte naît justement de la narration de ses dévoiements.

Giselle, l’héroïne de *Les caprices de Gizelle* et *Quel amour d’enfant*!¹⁷ est l’un des personnages les plus attachants de sa production littéraire. Elle personnifie les

¹⁵ Von Stockar-Bridel, D. (2001) « Sophie et Heidi, miroirs de leurs auteurs », in *Cahiers Robinson*, n° 9, pp.195-196.

¹⁶ Toutes les biographies de l’écrivaine font coïncider sa personnalité d’enfant avec celle de Sophie, ainsi que le manque d’affection de sa mère et l’éducation spartiate qu’elle a reçue.

¹⁷ Ce personnage fait partie de la comédie en deux actes mentionnée, écrite en 1856, et aussi du roman apparu en 1866. L’orthographe de son prénom est modifié et l’âge aussi, qui passe de six ans dans la comédie à douze dans le roman. Sa personnalité reproduit celle de l’écrivaine à l’adolescence.

conséquences néfastes de la gâterie, la fille terrible dotée de tous les défauts qui découlent de la maladresse de ses parents : méchanceté, effronterie, désobéissance, etc. ; mais elle n'est pas seulement une enfant mal éduquée: elle a soif de liberté, elle refuse sa condition féminine car elle rêve d'une vie différente de celle qu'on lui propose en tant que femme. Elle se bat farouchement contre les adultes en bouleversant l'ordre établi, en s'opposant opiniâtrement aux conduites qui lui sont imposées. Elle manifeste avec une grande franchise son désir de changement et renie le mode de vie prévu pour les femmes.

Ce n'est que lors de son mariage avec Julien qu'on verra Giselle corrigée mais la beauté du texte réside, une fois de plus, dans l'évocation de ses continuelles transgressions. Madame de Ségur s'acharne à insister sur la culpabilité des parents trop laxistes pour décharger en quelque mesure la gamine de sa responsabilité, ce qui suggère une certaine complicité ou attendrissement de la part de l'écrivaine. Il paraît que les révoltes de Giselle n'auraient pas été si vraisemblables si elles n'avaient pas représenté l'expérience personnelle de l'auteur. Elle a donc reproduit de nouveau sa vie, son adolescence, notamment, avec cette gamine, qui devient un personnage tragique, en quelque sorte, car elle incarne les aspirations féminines à la liberté suffoquées par les exigences frustrantes de l'époque.

Les héroïnes de la comtesse de Ségur entreprennent un long voyage vers ce que Francis Marcoin appelle *le bonheur immobile*¹⁸. Ce bonheur immobile, au sein de la famille, présentée comme choix futur incontournable pour les fillettes, implique la soumission aux normes et le façonnage des conduites. Consciente des attentes sociales vis-à-vis des femmes à son époque, Mme. de Ségur s'est attachée à faire comprendre à ses lectrices l'importance de se forger une vie adulte satisfaisante, ce qui suppose l'apprentissage de la vertu et l'assomption de la féminité telle qu'on la concevait à l'époque. Mais n'écrit-elle pas aussi pour essayer de s'en convaincre et pour faire de la liberté de l'écriture une forme de revanche sur les contraintes de la vie? Enclose dans ses rôles sociaux, idéale épouse, mère et grand-mère, elle a propagé et critiqué à la fois, de

¹⁸ Marcoin, F. (1999) *La comtesse de Ségur ou le bonheur immobile*, Artois Presses Universitaires, Arras.

même que tant d'autres femmes écrivains, ces valeurs féminines qui les humilient. Ce faisant, elle a pris un grand plaisir à se regarder dans le miroir des gamines rebelles qui veulent échapper à leur condition féminine ; elle a aimé à peindre les révoltes des filles terribles qui ne réclament qu'un peu d'indépendance et le droit d'être elles-mêmes. Ces passages ont récupéré sa propre enfance à la manière d'une libération et aussi dans le but de renouveler les mêmes revendications.

En donnant vie à ces personnages, elle a fait aussi un pas en avant vers la littérature de jeunesse moderne, qui favorisera la création de filles pleinement autonomes et spontanées, prêtes à vivre leur enfance et leur identité avec enthousiasme, libérées des contraintes qui ont déterminé l'existence des héroïnes séguriennes.

Bibliographie

CHENEVIÈRE, J. (1932) *La comtesse de Ségur, née Rostopchine*, Gallimard, Paris.

DERIVRY, B. (2003) « Plaidoyer pour Giselle », in *Cahiers Séguriens*, n° 4, pp. 34-43.

GOBILLOT, R. (1924) *La comtesse de Ségur. Sa vie, son oeuvre*, imprimerie Alençonnaise, Alençon.

GUÉRANDE, P. (1964) *Le petit monde de la comtesse de Ségur*, Les Seize, Paris.

HEDOUVILLE, M. de (1953) *La comtesse de Ségur et les siens*, Éditions du Conquistador, Paris.

MARCOIN, F. (1999) *La comtesse de Ségur ou le bonheur immobile*, Artois Presses Universitaires, Arras.

PÉJU, P. (1997) *La petite fille dans la forêt des contes*, Robert Laffont, Paris.

PERRY, É. (2003) « Un éloge de la fiction », in *Cahiers Séguriens*, n° 4, pp. 82-88

PITRAY, A. de (1939) *Sophie Rostopchine, comtesse de Ségur*, Albin Michel, Paris.

SÉGUR, S. de (1979) *Les vacances*, Casterman, Tournai.

SÉGUR, S. de (1980) *Nouveaux contes de fées*, Gallimard, Folio Junior, Paris.

SÉGUR, S. de (1981) *Les caprices de Gizelle*, Casterman, Tournai.

SÉGUR, S. de (1983) *Quel amour d'enfant!*, Casterman, Tournai.

- SÉGUR, S. de (1997) *Les malheurs de Sophie*, Gallimard, Folio Junior, Paris.
- SÉGUR, S. de (1998) *Les petites filles modèles*, Gallimard, Folio Junior, Paris.
- STAHL, (1868) *Morale familière, contes, récits, souvenirs et conseils d'un père à son enfant*, P.-J. Hetzel, Bibliothèque d'Éducation et de Récréation, Paris.
- VINSON, M.-Ch. (1987) *L'éducation des petites filles chez la comtesse de Ségur*, Presses Universitaires de Lyon.
- VON STOCKAR-BRIDEL, D. (2001) "Sophie et Heidi, miroirs de leurs auteurs", in *Cahiers Robinson*, n° 9, pp. 193-200.